

Le Grand Récit de l'ordre symbolique, irréductible agent de l'organisation sociale ?

Marie-Joseph Bertini

► **To cite this version:**

Marie-Joseph Bertini. Le Grand Récit de l'ordre symbolique, irréductible agent de l'organisation sociale ?. Nouveaux Imaginaires du Féminin, Sep 2017, Nice, France. Nouveaux Imaginaires, 2017. <halshs-01665580>

HAL Id: halshs-01665580

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01665580>

Submitted on 16 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le Grand Récit de l'ordre symbolique, irréductible agent de l'organisation sociale ?

Marie-Joseph Bertini, Université Nice Côte d'Azur, LIRCES, EA3159

Résumé : A l'ère programmée, selon Jean-François Lyotard, de la disparition des grands récits, le dispositif du Genre et son corollaire, l'ordre symbolique, apparaissent comme les derniers grands récits transverses à nos sociétés et cultures contemporaines. Il s'agit ici de saisir les formes singulières et d'interroger les raisons de la durabilité et de la stabilité de ces métarécits, dont la puissance narrative ne semble pas décroître à travers le temps et les transformations des modes de sociabilité.

Mots-clé : Genre, grands récits, ordre symbolique, narrativité, discours

J'étais sur le point de vous proposer aujourd'hui une intervention fondée sur le questionnement du titre même de ce colloque « Nouveaux Imaginaires » (jusqu'ici tout va bien) « du Féminin » (là, les choses se compliquent) pour vous expliquer pourquoi il me paraît que les nouveaux imaginaires sont ceux-là mêmes qui se déprennent des catégories du féminin et du masculin, qui les dépassent et les déconstruisent pour s'épanouir ailleurs, dans cet au-delà du Genre que l'on appelle depuis plusieurs années déjà, « le TransGenre ».

Mais, j'ai choisi de respecter le cahier des charges de ce colloque et d'essayer de comprendre avec vous ce qui, aujourd'hui encore, freine, voire empêche, une réorganisation culturelle et sociale autour « des imaginaires du féminin », qu'ils soient anciens ou bien nouveaux. Toutefois, il m'est impossible d'aller plus loin sans remarquer que la notion même « d'imaginaires féminins » est à interroger. Pour Cornélius Castoriadis¹, tout individu est façonné par des significations collectives centrales qui le font sortir de l'enfermement dans lequel il naît, et en ce sens, chaque individu représente une fraction de la société à laquelle il appartient, même lorsqu'il en dévie ou s'en détourne. De sorte que les institutions sociales (le langage, les représentations, les discours et les dispositifs) constituent la trame de l'imaginaire d'une société et des

¹ *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, collection Points, 1999.

individus qui la composent, selon lui. D'où le nom qu'il lui donne : « Imaginaire social instituant ».

Je ferai ici un parallèle avec l'ouvrage d'Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*², dans lequel l'auteur bien connu des *Cultural Studies* nous aide à comprendre que l'Orient n'existe pas, qu'il n'a jamais existé autrement que comme production de l'imaginaire occidental, ce pôle dominant du monde (l'Occident) qui a le pouvoir de créer sur mesure son Autre, cette fausse altérité qui lui permet de se forger une identité imaginaire, qui le légitime et le valorise.

Puisque « l'Orient » n'existe pas, d'où viennent, se demande Edward Said, les représentations qui lui sont accolées et comment comprendre la remarquable permanence de ses représentations à travers le temps ? Je pourrais traduire ici, sans vouloir heurter quiconque : puisque le féminin n'existe pas, puisqu'il est la production de l'imaginaire social dominant, et donc masculin, qui exprime par ce mot une altérité fabriquée selon ses besoins, comment expliquer la persistance de cette catégorie et des représentations auxquelles elle renvoie ?

En d'autres termes, puisque l'imaginaire relève d'une fonction sociale centrale, puisque l'imaginaire est toujours-déjà le produit de la socialisation, puisque toute forme de socialisation humaine connue repose sur le pilier du Genre, puisque le Genre a pour fonction première de créer les catégories du masculin et du féminin, et pour fonction seconde de les hiérarchiser et de les asymétriser, comment « les imaginaires du féminin », fussent-ils nouveaux, pourraient-ils échapper à cette contrainte initiale et en proposer le dépassement ?

Que se passerait-il, dans ces conditions, si ce colloque s'était intitulé « Nouveaux imaginaires féminins » et non pas « du féminin » ? Les choses en iraient-elles autrement ? Pas vraiment, car ce que montre Castoriadis et d'autres avec lui, c'est que nos imaginaires sont moins libres qu'ils ne le paraissent, qu'ils obéissent à l'ordre social, qui lui-même obéit à un ordre caché, souterrain et fondateur, comme dirait le philosophe René Girard³, je veux parler de l'ordre symbolique.

² Paris, Le Seuil, collection Points, 2015.

³ *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1981.

Dans *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*⁴, l'anthropologue Maurice Godelier écrit : « L'imaginaire qui est au fondement des religions et présent dans les systèmes politiques se transforme à chaque fois en rapports sociaux réels, en paroles, en gestes, en institutions, en rites, en monuments, en œuvres d'art qui témoignent matériellement, symboliquement et socialement de la vérité et de l'efficacité de ce que la pensée de chacune de ces sociétés tient pour vrai et pour légitime ». La fonction de l'imaginaire, c'est donc de produire les normes sur lesquelles les sociétés sont bâties et le fait que ces normes soient auto-instituées, pour reprendre le langage de Castoriadis, en d'autres termes, le fait qu'elles soient le produit de l'activité cognitive humaine, ne leur confère pas moins leur caractère de réalité et même de sur-réalité (Godelier) qui en font les agents de toute organisation sociale humaine.

Nous pouvons par conséquent définir à cet endroit l'ordre symbolique comme l'ensemble des normes, principes, lois, interdits, règles, croyances et valeurs qui régissent structurellement les sociétés. C'est pourquoi j'avancerai ici l'idée selon laquelle l'ordre symbolique n'est que l'autre nom de « l'imaginaire social instituant » dont parle Castoriadis. Nous pouvons alors, comme j'ai pu le montrer dans des travaux antérieurs, avancer que le Genre (système de hiérarchisation des sexes) est la clef de voûte de l'ordre symbolique et que comme tel, le Genre forme le grand récit sur lequel s'appuie l'autre grand récit de l'ordre symbolique⁵.

Un mot pour éclairer cette notion de grand récit. Elle a été créée par le philosophe Jean-François Lyotard⁶ selon lequel le post-modernisme est marqué par la disparition des métarécits structurant des sociétés modernes, notamment les récits concernant l'universel, le progrès, la science, la justice, l'émancipation des individus. Ces métarécits donnaient un sens et une direction à l'action humaine, ce qui en faisaient les principaux agents de l'organisation sociale et politique. Certains d'entre eux essaient de survivre (la famille ou l'identité qui saturent les discours contemporains), mais ils ne sont pas de taille à lutter avec ce qui arrive : la dissolution des récits collectifs au profit d'une multitude, d'une myriade de micro-récits qui expriment particularismes et singularités

⁴ Paris, CNRS éditions, 2015, p. 213.

⁵ Cf. *Ni d'Eve, ni d'Adam. Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo, 2009.

⁶ *La condition post-moderne*, Paris, éditions de Minuit, 1979.

et qui se servent des réseaux socio-numériques comme d'une formidable caisse de résonance.

Pour s'imposer à tous, ces métarécits devaient répondre à deux conditions au moins : raconter une histoire (avec une origine présumée, des événements qui se succèdent, des personnages reliés les uns aux autres, une morale) ; donner l'impression qu'ils reposent sur un fond de vérité intangible, une sorte de bon sens partagé qui marque les bornes de l'esprit humain et celles du monde commun.

Délégitimés, décrédibilisés, ces métarécits ont reflué depuis, hormis les plus puissants d'entre eux qui sont comme l'avant et le revers d'une même médaille : le grand récit du Genre et le grand récit de l'ordre symbolique. Comme tout bon métarécit qui se respecte, ils souscrivent aux deux règles fondamentales : ils nous racontent l'histoire du genre humain et ils semblent reposer sur ce fond de vérité que j'évoquais à l'instant, un fond de vérité renforcé par le fait que, jusqu'ici du moins, toute société humaine, quel que soit son degré d'évolution, leur demeure assujettie.

Si l'ordre symbolique constitue l'un des derniers grands récits, c'est aussi parce qu'il forme un récit non déconstruit et surtout non déconstructible, puisqu'il se présente comme le fondement même de notre humanité. C'est donc sur lui qu'il nous faut nous concentrer à présent.

L'ordre symbolique imprègne l'ensemble de nos modes de pensée et de nos institutions. Sa fonction est d'opérer ce grand partage entre ce qui se fait et ce qui ne peut se faire. L'ordre symbolique nous parle de la manière dont les sociétés humaines se représentent à elles-mêmes. Qu'il s'agisse de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la différence des sexes, des modes de reproduction de l'espèce (assistés ou pas), de la place des femmes dans les sociétés, ou bien des « imaginaires du féminin », c'est à son *imperium* que nous nous heurtons à chaque fois.

L'ordre symbolique fonde ce processus d'assujettissement à un système de relations sociales hiérarchisées et immuables que l'on appelle le Genre ou bien la différence des sexes, même s'il n'est pourtant que le produit de la (re)naturalisation du fait social. Il continue d'investir la langue et les langages, le Droit, mais aussi nos Sciences humaines et sociales. Il continue de dessiner les frontières mentales de nos sociétés post-industrielles, particulièrement française, il structure nos pensées et nos actes, il détermine le sens de nos relations sociales. Ce que j'appelle la technologie de

l'ordre symbolique, tout comme la technologie du Genre, a pour fonction de maintenir « les nouveaux imaginaires du féminin » dans un cadre acceptable et convenu de longue date.

Prenons l'exemple de cette thématique devenue médiatiquement récurrente depuis quelques mois (mais connue de tous les sociologues depuis les années 80), celle dite de « la charge mentale » qui pèse sur les femmes. Dès le début des années 2000, la sociologue Dominique Méda écrit :

« Les femmes se chargent de l'ensemble des tâches d'anticipation, d'organisation concrète et de coordination entre les différents temps et les différents lieux »⁷, privés, publics et professionnels. Or, le syndrome de la double journée ne peut se lire autrement qu'à travers la grille de représentations mentales et sociales de l'ordre symbolique. La charge mentale est celle qui s'impose aux femmes en fonction de leur place dans la hiérarchie des sexes. Elle correspond à leur manière de se représenter la façon dont la société elle-même se représente la distribution des rôles entre les femmes et les hommes.

Ce que cette expression (la charge mentale) traduit, c'est moins le poids de la succession des tâches à accomplir que l'impossibilité mentale de s'affranchir de ces tâches sans déroger à la règle tacite de l'ordre symbolique et du Genre, règle selon laquelle c'est aux femmes qu'il revient de les accomplir, parce qu'en les accomplissant, elles actualisent leur statut social et anthropologique de femme et de mère. Il y a là une forme d'auto-exploitation que Marx a oublié de questionner ».

Analyser le grand récit de l'ordre symbolique, c'est comprendre qu'il est fondé sur plusieurs rouages essentiels : il désigne d'abord, comme son nom l'indique, un ordonnancement, autrement dit un rapport reliant des classes entre elles (qu'il s'agisse d'individus, de groupes, de phénomènes ou de choses) qui n'ont donc de réalité qu'à travers ce rapport. Ensuite, il est censé exprimer l'essence même de la nature humaine, transversale à toutes les cultures et régulatrice de toutes les formes de sociabilité, autrement dit des modes d'organisation sociales, culturelles et politiques fondés sur la hiérarchie des sexes. L'ordre symbolique, par le moyen de la technologie du Genre, fait de la différence des sexes (c'est-à-dire de la hiérarchisation des sexes) le seul moyen d'accéder pleinement à l'humanité. Ce faisant, il est une manière de réintroduire le sacré au cœur de nos sociétés contemporaines.

Pour vérifier cela, je vous propose de parcourir⁸ ensemble quelques « nouveaux imaginaires du féminin ». Une récente enquête sur la place des femmes dans les fictions

⁷ *Le temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Paris, Champs-Flammarion, 2008.

⁸ Cf. « Les inégalités femmes-hommes en 12 chiffres et 6 graphiques », *Journal Le Monde*, 27/07/2017. Les chiffres de cette enquête sont issus de sources INED et INSEE les plus récentes.

françaises montre qu'elles ne représentent que 37% des personnages de fictions (et encore il n'est pas sûr que ces fictions réussissent à passer le fameux test de Bechdel). S'agit-il d'une panne des « imaginaires du féminin » chez les scénaristes français ? Non, c'est une traduction de l'efficacité de l'ordre symbolique. En 2015, 122 femmes ont été tuées en France par leur conjoint, contre 22 hommes. Fascination « naturelle » de la violence chez les hommes ? Non, puissance de l'ordre symbolique. Le revenu salarial des femmes est inférieur de 24 % à celui des hommes en 2014 (Insee), surtout parmi les cadres et les hauts revenus. Incompétence professionnelle des femmes ? Non, magistère de l'ordre symbolique. Plus de 44 % des mères de familles nombreuses travaillent à temps partiel, contre 5 % des pères. Amour immodéré des femmes pour leur foyer ? Non, ordre symbolique. Les femmes consacrent chaque jour 183 minutes aux tâches domestiques et 95 minutes aux enfants (4h,38mn en moyenne), soit 2 fois plus que leurs conjoints (2h,26mn en moyenne). Et quand on regarde en détail, les hommes choisissent les tâches les plus valorisantes : bricolage, jardinage, jeu avec les enfants, laissant aux femmes le ménage et la cuisine. Passion immodérée des femmes pour les tâches les plus ingrates ? Non, ordre symbolique.

Dans les médias, une étude des quotidiens français sur une semaine en 2015⁹ montrait que seulement 14,5 % de femmes sont à la Une et que seulement 21,5 % des interlocuteurs cités dans les articles sont des femmes. Disparition des femmes dans une autre dimension chaque fois qu'un/e journaliste rédige un article ? Non, ordre symbolique. Le sport féminin n'occupe que 15 % du temps d'antenne. Les sportives sont-elles si ennuyeuses que cela ? Non, ordre symbolique. Au Festival de Cannes, une seule Palme d'Or a été décernée à une femme (Jane Campion) en 69 ans. Les réalisatrices internationales seraient-elles en dessous de tout ? Non, ordre symbolique.

L'ordre symbolique, comme on peut le voir, est prescriptif : il nous oblige à penser le monde sous la forme de catégories figées. Le monde qu'il nous donne à penser est celui de ce que Françoise Héritier appelle « la valence différentielle des sexes »¹⁰ et la logique de cette valence différentielle est une politique des sexes et de leurs rapports.

⁹ Cf. « Les femmes, toujours en minorité dans les médias », Journal *Le Monde*, 10/03/2015.

¹⁰ *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996.

Fervent adepte de l'ordre symbolique, Claude Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté*¹¹ affirmait que toute culture humaine est définie par l'organisation et la régulation des échanges matrimoniaux, autrement dit par la manière dont les hommes s'échangent les femmes entre eux. Et pour Lévi-Strauss, ce système fonctionne selon des oppositions fondatrices, dominées par l'opposition masculin/féminin. Dans sa Leçon inaugurale au Collège de France, il confie y voir l'expression de « l'universalité de la nature humaine ».

La place donnée à l'ordre symbolique par l'anthropologie lévi-straussienne limite étroitement les formes possibles de reconfiguration des sociétés, ce qu'on pourrait appeler « les nouveaux imaginaires sociaux ». Et pourtant, même si la hiérarchisation des sexes était universellement observée à travers l'espace et le temps (ce qui n'est d'ailleurs pas le cas), cela ne prouverait en rien qu'elle soit indépassable. Ainsi, le fait que l'esclavage ait été pratiqué et justifié pendant des millénaires ne suffit pas à valider universellement sa pratique, ni donc à le considérer comme un invariant structurel.

Est-ce un hasard si les français sont les seuls aujourd'hui à accorder une place privilégiée aux travaux de Lévi-Strauss, travaux remis en question partout ailleurs et jugés dépassés par les anthropologues étrangers ? Pourtant son élève, Françoise Héritier, souvent citée à juste titre au titre des recherches contributives sur le Genre, qualifie « la valence différentielle des sexes » de « butée de la pensée » par quoi il faut entendre la condition première de production de la cognition humaine fondée selon elle sur la différence des sexes. Écoutons-là : « L'inégalité n'est pas un effet de la nature. Elle a été mise en place par la symbolisation dès les temps originels de l'espèce humaine à partir de l'observation et de l'interprétation des faits biologiques notables. Cette symbolisation est fondatrice de l'ordre social et des clivages mentaux qui sont toujours présents, même dans les sociétés occidentales les plus développées »¹². On le voit bien ici, le dépassement de la domination masculine ne peut s'opérer à l'intérieur du cadre de l'ordre symbolique lévi-straussien et Françoise Héritier ne parvient pas à résoudre de l'intérieur ce paradoxe. Héritier aboutit ici à une renaturalisation de la norme qui n'est pas un progrès par rapport aux thèses de son vieux maître.

¹¹ Paris, éditions de l'EHESS, 2017.

¹² *Masculin/Féminin. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, éditions Odile Jacob, 2002, p. 14.

Que dire alors de la manière dont la psychanalyse elle-même continue de se ranger sous la férule de l'ordre symbolique ? Dès les années 70 pourtant, Deleuze et Guattari dénoncent dans *L'anti-Œdipe*¹³ le familialisme bourgeois d'une théorie psychanalytique assimilée à la loi du père et mise au service du contrôle politique et social. Il est étrange de constater à quel point les positions de la plupart des psychanalystes sollicités par les médias se sont durcies à la faveur des mutations des formes de sociabilité, dans lesquelles ils voient le signe de la disparition du père et l'annonce de l'avènement de la mère-toute-puissante, dévoratrice et castratrice¹⁴. C'est peu de dire que l'idée du pouvoir des femmes, volontairement confondu avec celui des mères, les effraie.

De la même manière, le grand récit de l'ordre symbolique selon Jacques Lacan désigne, dès le début des années 50, ce qui fonde selon lui l'identité de tout sujet, à travers la triade Symbolique/Réel/Imaginaire formant ce « nœud boroméen » dont chacun des trois éléments soutient l'autre¹⁵. Pour Lacan, la castration, c'est-à-dire la reconnaissance par le sujet de l'assujettissement à l'ordre du signifiant, fonctionne comme entrée dans l'ordre symbolique considéré comme monde de sens commun. Dès lors, déranger l'ordre symbolique revient ici à perturber la circulation des signes et à empêcher la séparation entre les individus et leur position dans le groupe, dont la métaphore du père est la garante.

Ce père séparateur (ce que Lacan appelle « la forclusion du nom du père ») érige la théorie lacanienne de l'ordre symbolique en ce que Michel Tort, lui-même analyste ex-lacanian, nomme « le dogme paternel »¹⁶.

Pour Tort, la conséquence en est considérable, car la confrontation au père demeure le pivot des sociétés et le passage obligé vers le fonctionnement normal du sujet à travers la résolution du complexe d'Œdipe. La prévalence du père signe à la fois la séparation vitale d'avec la mère (pensée comme abusive et toute-puissante par Lacan) et l'entrée dans le monde symbolique régi par le principe masculin. Elle permettrait donc au sujet de se constituer une identité sexuée unique et de s'inscrire dans l'ordre des

¹³ *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, éditions de Minuit, 1972.

¹⁴ Cf Michel Schneider, *Big mother. Psychopathologie de la vie politique*, Paris, éditions Odile Jacob, 2005.

¹⁵ « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Bulletin de l'association freudienne*, n°1, 1982.

¹⁶ Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.

génération. L'ordre symbolique vu par Lacan réduit l'aventure humaine à la répétition d'un schéma qui fait du père le seul médiateur possible du symbolique, autrement dit l'agent même de l'humanisation du sujet.

On peut comprendre, à l'endroit où nous sommes, sur quoi se fonde l'inexorable vitalité de l'ordre symbolique, cet ordre qui a voyagé vers nous depuis les mythes et les rites originaires, qui a permis la création des pratiques d'initiation et d'exclusion et leur corollaire que sont les inégalités entre les femmes et les hommes : cette vitalité repose sur la peur ancestrale du retour à l'indifférencié. Incapables de faire sens, littéralement in-sensées (d'où les liens culturels qui articulent folie et féminin), les femmes réduites à leur fonction de mères tyranniques et fusionnelles constituent le péril qui met toute société en danger et oblige les hommes à agir pour conjurer ce danger immuable et universel, comme le rappellent les mythes des Baruya de Nouvelle-Guinée si bien étudiés par Maurice Godelier¹⁷. Une remarque importante ici : pour Godelier, la fonction du mythe est double et toujours la même : s'inventer une origine et justifier la hiérarchisation des sexes.

Le discours, comme dirait Foucault - c'est-à-dire la théorie articulée sur une pratique¹⁸ - de l'ordre symbolique fait résonner partout où il le peut (dans les publicités, dans les journaux, à la télévision, au cinéma, à la terrasse des cafés, dans la rue ou au bureau) l'idéologie de la différence et de l'inégalité des sexes, et plus précisément le besoin d'une inégalité des sexes entendue comme préalable à leur différenciation. En réduisant l'humanité à deux opposés complémentaires, l'ordre symbolique nous montre que rien n'est moins naturel qu'une société humaine.

Le dispositif du Genre porte ainsi les traces du bricolage symbolique qui lui a donné naissance et le maintient toujours actif. « Ce n'est jamais le logos que vous écoutez, c'est toujours quelqu'un, tel qu'il est, de là où il est, qui parle à ses risques et périls, mais aussi aux vôtres », écrit Castoriadis dans « L'institution imaginaire de la société »¹⁹. L'ordre symbolique, agent d'organisation de la vie sociale, travaille ainsi à effacer les traces de la société instituant, pour ne laisser perdurer que le mythe d'une

¹⁷ Cf. *La production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1996.

¹⁸ Cf. *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Gallimard, 1971.

¹⁹ Op.cit., p. 9.

société instituée. La norme, qui est une hybridation de la loi et des mœurs, relève ainsi d'une activité cognitive et sociale fondamentalement pratique.

Le grand récit de l'ordre symbolique continue de se dérouler, jusqu'à très récemment avec la loi Taubira instituant « Le mariage pour tous », jusqu'à hier encore avec les questions brûlantes posées par la filiation, la PMA (ouvertes ou pas à toutes les femmes) ou bien la GPA. C'est ce métarécit qui commande nos imaginaires sociaux et les contraint à ne pas se transformer, à ne pas se renouveler. L'ordre symbolique que nous appelions autrefois « morale » porte aujourd'hui le nom consensuel d' « éthique ».

Notons que ce n'est qu'en 1999 que la ministre de la Justice française de l'époque, Elisabeth Guigou, montée solennellement à la tribune de l'Assemblée nationale, tança les associations et les militants du projet du Pacs, et leur conseilla de ne pas aller trop loin, en disant ceci : « Le politique est le garant de l'ordre symbolique » ... De la même manière, Lionel Jospin interviendra du fond de sa retraite à plusieurs reprises dans le débat contre « Le mariage pour tous ». En 2004, dans le *Journal du Dimanche*, il écrit : « Le mariage est dans son principe et comme institution l'union d'un homme et d'une femme ». Il s'essaie dans le même article à justifier sa position en s'appuyant sur « le sens et l'importance des institutions » et en soulignant « la perte des repères » dont souffriraient selon lui nos sociétés post-industrielles. En contrepoint, Simone Veil, longtemps députée européenne, confiait il y a quelques années son étonnement chaque fois qu'elle constatait au Parlement Européen à quel point la majorité des autres pays européens était en avance par rapport à la société française sur toutes les questions ayant trait aux femmes et à la sexualité.

Comme on peut à présent le comprendre, les fonctions du sacré excèdent largement le domaine du religieux. Par l'ordre symbolique, le sacré descend au cœur du social, l'informe, le sature. Cette sécularisation du sacré est l'une des conditions de son efficacité. « Par l'expérience du sacré, l'esprit humain a saisi la différence entre ce qui se révèle comme étant réel, puissant, riche et significatif, et ce qui est dépourvu de ces qualités, c'est-à-dire le flux chaotique et dangereux des choses, leurs apparitions et disparitions fortuites et vides de sens » écrit Mircea Eliade²⁰, le spécialiste des récits mythologiques.

²⁰ *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, 1991, p. 8.

Comme Foucault nous le rappelle, tout pouvoir, toute autorité, se réclament de la vérité. « L'ordre social traditionnel » écrit Jean-Pierre Dupuy, « la société 'hétéronome' selon Castoriadis s'imagine être le produit d'un projet transcendant l'ordre humain... Les hommes, désormais, savent ou croient savoir que tout ce qui leur arrive, à commencer par l'émergence de leurs propres institutions, provient d'eux-mêmes. Il leur a donc fallu penser l'auto-institution et l'auto-organisation de leur société »²¹.

Mais le monde aménagé par l'ordre symbolique masque l'accès à l'appropriation de cette idée d'auto-institution et d'auto-organisation des sociétés. L'ordre social traditionnel continue de penser la norme comme condition de l'épanouissement psychique des individus. C'est même la raison pour laquelle le principe d'obéissance a été nommé par Freud « le surmoi » (das Uber-Ich). Le système formé par le dispositif de la hiérarchisation des sexes et le discours de l'ordre symbolique constitue le principal opérateur cognitif, social, culturel et politique de nos sociétés humaines, une technologie du pouvoir, nous venons de le voir, toujours opératoire.

A l'ordre symbolique, il faut donc opposer nos capacités de déconstruction critique, « nos imaginaires radicaux » (pour reprendre un concept de Castoriadis, qui désigne par là les imaginaires qui viennent affronter leur singularité et leur discontinuité aux imaginaires sociaux, collectifs et stables). Le temps du devenir (psychique), du déclin (économique), de la décadence (morale) est notre temps, celui d'une histoire humaine enfin démythifiée et désacralisée et par conséquent dégenrée, voire dérangée. Malgré toutes les mises en garde, ne craignons pas la décadence, surtout si l'on se réfère à l'étymologie du mot qui signifie « *état de ce qui commence à tomber, à s'écrouler* ». Et n'est-ce pas pour cette raison même que nous sommes réunis aujourd'hui ?

Références bibliographiques

BERTINI Marie-Joseph, *Ni d'Eve, ni d'Adam. Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo, 2009.

CASTORIADIS Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, collection Points, 1999.

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, éditions de Minuit, 1972.

²¹ Jean-Pierre Dupuy, *Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*, Le Seuil, 1990, pp. 122 et 123.

- DUPUY Jean-Pierre, *Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*, Le Seuil, 1990.
- ELIADE Mircea, *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, 1991.
- FOUCAULT Michel, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Gallimard, 1971.
- GIRARD René, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1981.
- GODELIER Maurice, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS éditions, 2015.
- GODELIER Maurice, *La production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1996.
- HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996.
- HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, éditions Odile Jacob, 2002.
- LACAN Jacques, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Bulletin de l'association freudienne*, n°1, 1982.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, éditions de l'EHESS, 2017.
- LYOTARD Jean-François, *La condition post-moderne*, Paris, éditions de Minuit, 1979.
- MEDA Dominique, *Le temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Paris, Champs-Flammarion, 2008.
- SAID Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, collection Points, 2015.
- SCHNEIDER Michel, *Big mother. Psychopathologie de la vie politique*, Paris, éditions Odile Jacob, 2005.
- TORT Michel, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.